Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

30 | 2002

Autour d'Auguste Comte (1798-1857)

Lire Auguste Comte aujourd'hui, « Entre Science et société »

Juliette Grange

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/339>

DOI : 10.4000/sabix.339

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2002

Pagination : 11-20

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Juliette Grange, « Lire Auguste Comte aujourd'hui, « Entre Science et société » », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 28 mai 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.339>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

Lire Auguste Comte aujourd'hui, « Entre Science et société »

Juliette Grange

« Pourquoi la conception d'Auguste Comte est-elle restée en dehors du grand courant de la philosophie de la société moderne ? La question mérite d'être posée. En un sens la doctrine d'Auguste Comte est aujourd'hui plus proche des doctrines à la mode que beaucoup d'autres doctrines du XIX^e siècle. Toutes ces théories qui actuellement [...] tendent à dégager les traits fondamentaux de la civilisation industrielle pourraient se réclamer d'Auguste Comte. Il est le théoricien de la société industrielle, en deçà ou en marge des querelles entre libéraux et socialistes, entre doctrinaires du marché et apologistes du plan. »

Raymond ARON, Les Étapes de la pensée sociologique

- 1 Prendre appui sur l'œuvre d'un philosophe français du XIX^e siècle, dans cet écart avec l'actualité, celle de son époque¹, la nôtre également, qu'entretient toute œuvre réellement philosophique², c'est éviter de s'arrêter aux seuls termes souvent figés du débat idéologique contemporain sur la politique de la science. Mais bien sûr c'est de la question contemporaine qu'il s'agit, et non du contenu programmatique des propositions comtiennes (celles, nombreuses, qu'il a exprimées dans le *Système de politique*). Notre réflexion est donc une démarche de philosophie politique, ou de science politique, non d'histoire des idées ou de la philosophie. En même temps on évitera d'élaborer d'emblée à la suite de Comte ou indépendamment un projet de réforme de la politique de la science. L'urgence est de mieux préciser les questions qui doivent être les nôtres aujourd'hui, de les mieux formuler peut-être grâce à un aller-retour entre le début du XIX^e siècle et celui du XXI^e. Ceci en s'appuyant sur la puissance

d'interrogation que recèle, d'après nous, l'œuvre du fondateur du positivisme. Ces questions ne sont pas celles de la philosophie classique, elles sont celles, communes donc au début du XIX^e siècle et au début du XXI^e, de l'articulation entre la recherche scientifique et la citoyenneté, de la sécularisation des valeurs, de la relation entre technique et société, théorie et pratique (en particulier les rapports entre science et industrie). Ces questions n'inquiètent qu'un assez petit nombre de philosophes contemporains, d'où l'idée d'aller chercher chez un penseur des débuts de l'ère industrielle quelques instruments théoriques.

- 2 L'exercice est complexe. Comte nous fournit en effet des concepts pour poser ces problèmes fondamentaux en vertu d'une homologie entre son époque et la nôtre et non d'une identité de contenu. Car, en effet, il n'y a d'un point de vue épistémologique autant que politique, que peu de choses en commun entre la science de Laplace, de Lamarck et de Lavoisier que décrit Comte et la biologie moléculaire ou l'astrophysique contemporaines. Entre la situation sociale de la Restauration (les débuts restreints de la révolution industrielle) et le «post-industrialisme» de la mondialisation des technologies électroniques aujourd'hui. C'est donc de l'hypothèse suivante qu'il s'agit ici : dans les premières années du XIX^e siècle, s'installerait une forme nouvelle de savoir et de rapport entre pouvoir et savoir qui aurait, parmi d'autres choses mais essentiellement, les sciences pour motif et prendrait en considération certains objets (l'homme dans son existence immanente et collective, le vivant dans l'épaisseur et le mystère de sa complexité, le travail et la vie industrielle, le langage, l'histoire...). Cette *épistémé* nouvelle imposerait une forme particulière à la connaissance, une certaine manière de penser l'histoire et la politique. Mais il s'agirait aussi d'une transformation politique et économique, de la « Grande Transformation » : du divorce entre social et économique, du passage du commerce au marché. La politique au sens classique s'en trouverait transformée.
- 3 C'est donc par une série « d'écarts » que Comte nous fournirait des concepts, des instruments de pensée. Par là, il permettrait de prendre du champ et de mettre à distance le point de vue et le vocabulaire souvent trop étroitement technocratique des travaux actuels³ sur la politique de la science en les confrontant à la force théorique d'un système philosophique. Comte permet, à cause même de l'archaïsme de la terminologie qu'il emploie, de se débarrasser des idées reçues et de poser et penser les problèmes qui sont les nôtres d'une manière neuve, radicale. Les questions de la politique industrielle, des modifications du milieu par l'activité humaine, celles des conséquences politiques de l'application technique, du degré d'autonomie souhaitable pour la recherche fondamentale, sont articulées les unes aux autres dans le cadre d'une réflexion complète et complexe sur la relation entre science et société.
- 4 Cette réflexion est non fonctionnelle, elle inclut donc la considération de la place de la recherche scientifique et la nature de la société industrielle dans le cadre d'une anthropologie historique de la modernité. Le système comtien va de la philosophie des sciences à la morale, d'une conception de l'éducation et de la vulgarisation à la proposition d'une forme de culte séculier ou de religion civile. Il considère le mouvement de sécularisation, la modification des croyances et des modes de vie (les mœurs) induits par la prééminence des sciences dans l'ordre théorique et pratique. Ceci dans un cadre épistémologique et théorique où les principales sciences que nous connaissons fixent leur identité et leurs relations dans la fameuse classification

comtienne des sciences (mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, science humaine).

- 5 Dans le premier XIXe siècle s'impose une *épistémé* nouvelle⁴ qui instaure une forme de rapport entre pouvoir et savoir en même temps qu'elle installe les sciences au centre de la connaissance et qu'elle promeut une certaine manière de penser l'histoire et la politique. C'est le moment de la « Grande Transformation », du divorce problématique entre social et économique, du passage du commerce au marché⁵. Il est temps de faire le point sur ce qui s'inaugure là et dont nous participons toujours.

Quelques thèmes généraux du positivisme français

- 6 Comte est célèbre (sa statue orne la place de la Sorbonne à Paris) essentiellement pour sa philosophie des sciences. On peut dire en quelque sorte que c'est un inconnu célèbre car seul un résumé partiel de ses travaux épistémologiques est connu. Sa philosophie politique et sociale est très négligée bien qu'il ait conçu sa réflexion sur les sciences comme un préalable à cet objet unique et privilégié, la politique de la science.
- 7 Le travail et l'industrie sont les traits constitutifs de l'humanité moderne et bien plus essentiels que l'État ou les droits de l'Homme. D'après notre philosophe, il manque à leur sujet une réflexion équivalente en puissance théorique à celle qu'élabora la philosophie politique moderne à propos du Contrat Social. Il nous appartient en effet de penser les rapports que l'humanité dans sa généralité entretient avec ce que Comte appelle « le domaine terrestre » dans son ensemble. Ce que l'on entend habituellement par citoyenneté s'en trouve modifié. Les grandes inventions techniques, le savoir scientifique, l'organisation industrielle du travail ne transforment pas en effet quelques aspects subsidiaires de la vie humaine, laissant intacts les croyances, les cadres généraux de l'organisation politique, les arts et les sentiments, la vie spirituelle même. Ces impensés ont des conséquences anthropologiques, ils touchent aux équilibres fondamentaux et sont plus lourds de conséquences théoriques et politiques qu'on a voulu le croire. D'après notre philosophe, ils ont pour conséquence une nouvelle manière d'habiter le monde, le début d'une civilisation à dominante urbaine où la sécularisation de la connaissance et de sa diffusion entraîne non seulement des changements sociaux mais aussi une autre définition de la foi autant que de l'autonomie individuelle. La forme plus encore que le contenu des décisions publiques est désormais modifiée du fait de la nature scientifique des connaissances. L'industrie quant à elle n'est pas la conséquence nécessaire du progrès des sciences, la servante des nécessités pratiques. Elle est au centre d'une réflexion politique et philosophique spécifique.
- 8 Comte considère que le dépérissement de l'État doit suivre l'avènement des sciences et de l'industrie. L'administration des choses doit succéder au gouvernement des hommes dans l'Europe des régions d'abord puis dans un cadre international. La politique sera une politique de la science et doit être repensée d'une manière radicale. Et l'on entendra par là non une branche spécifique de la vie politique générale mais la prise en compte du fait que les sciences sont désormais directement au centre de la vie sociale, qu'elles modifient non le contenu mais la nature même des décisions politiques.
- 9 Tel est le propos de Comte dans une œuvre immense en volume, très fastidieuse à lire et extrêmement ambitieuse. Contrairement à celle de Marx, cette œuvre a été peu lue au XXe siècle parmi d'autres raisons parce qu'elle est réformatrice : tout changement,

proclame Comte, demande plusieurs générations pour avoir sens et aboutir (d'où le rôle de la diffusion et de la vulgarisation des connaissances). Également parce qu'elle ne propose pas de programme politique clair, d'idéologie résumable ; et de fait, de Charles Maurras à Jules Ferry, de Gambetta à Alain, ses thuriféraires furent de tous bords politiques. À propos de la science elle-même, Comte a une position mitigée mêlant l'admiration et la prudence. Bien qu'il ait inventé le néologisme, il n'est pas positiviste au sens du XX^e siècle. Il n'est pas non plus scientifique : il exclut en effet qu'une vérité, fût-elle scientifique, puisse guider les hommes. S'il soutient que les sciences sont destinées inéluctablement à organiser l'humanité, ceci ne se fait pas directement. Il propose une conception froide du pouvoir (la fragmentation, la séparation républicaine de ses instances). Il sacralise l'opinion publique mais pense la liberté de nos choix souvent limitée ; il met au centre de son dispositif et des décisions publiques le pouvoir anonyme des industriels. *In fine*, il affirme que l'équilibre recherché d'une «citoyenneté européenne» puis internationale tiendra à un processus lent, lié à la vulgarisation scientifique, et à la régulation des décisions scientifiques et industrielles par une opinion publique éclairée.

- 10 Que le »programme« comtien ait complètement échoué, au sens où l'après 1848 apporte un démenti flagrant à ses propositions, explique l'oubli dans lequel sombra le *Système de politique positive* dans les années 1850⁶. Que le libéralisme se soit imposé dès le Second Empire en France (plus tôt en Angleterre) ne rend pas l'analyse comtienne caduque, bien au contraire. Si l'on suit le propos de Polanyi dans l'ouvrage précédemment cité, le triomphe du libéralisme économique puis son exténuation auraient amené la réaction totalitaire. Cette question, loin d'être résolue, reste la question politique majeure du XX^e siècle dans son ensemble.

Le cadre épistémologique

- 11 Notre but ici n'est pas d'en faire l'exposé complet. Cependant, il convient de rappeler les grands traits de l'épistémologie comtiste dans la mesure où ceux-ci sont nécessaires pour saisir les propositions politiques⁷.

- Le positivisme n'est pas un empirisme. Aucun fait n'a de sens s'il est examiné isolément, indépendamment d'un champ théorique, de la vérification d'une hypothèse, d'un procédé expérimental. La spécificité de la connaissance scientifique n'est pas de « s'en tenir aux faits », c'est l'étonnante nécessité de faire se rencontrer des faits et des hypothèses. L'empirisme et l'idéalisme en conséquence sont deux erreurs conjointes. « Car, si d'un côté toute théorie positive doit nécessairement être fondée sur des observations, il est également sensible, d'un autre côté, que, pour se livrer à l'observation, notre esprit a besoin d'une théorie quelconque. Si, en contemplant les phénomènes, nous ne les rattachons point immédiatement à quelque principe, non seulement il nous serait impossible de combiner ces observations isolées, et, par conséquent, d'en tirer aucun fruit, mais nous serions même entièrement incapables de les retenir ; et, le plus souvent, les faits resteraient inaperçus sous nos yeux⁸ ». Cette nécessité chaque science particulière l'interprète à sa manière. La théorie de la connaissance d'Auguste Comte réconcilie donc tout à fait volontairement les deux grands modes d'établissement de la vérité, antagonistes dans la philosophie moderne (le mode rationnel et le mode expérimental).
- Plus précisément, chaque science pose des hypothèses de nature différente et définit des types de faits, c'est-à-dire détermine et révèle indirectement un des aspects d'un réel ou

d'un ordre du monde qui n'est jamais lu directement mais auquel on se réfère. De ce réel ou de cet ordre du monde, les sciences nous fournissent donc des connaissances certaines et rigoureuses en même temps que relatives et partielles. C'est en ce sens que le positivisme nous prescrit d'abandonner l'esprit d'absolu (la théologie, la métaphysique) et de reconnaître définitivement l'aspect approché des connaissances qui puisent dans leur limitation même leur validité. Des certitudes relatives, voilà ce que sont les vérités scientifiques. Ce relativisme n'entraîne aucun scepticisme et n'exclut pas par ailleurs l'applicabilité des connaissances⁹.

- Il n'y a pas une science mais des sciences. On doit renoncer à l'idée héritée de la théologie d'unité de la science, en même temps qu'à l'idée métaphysique de connaissance comme rencontre entre un objet préexistant et sa représentation subjective. Après avoir expliqué le monde par la présence de dieux, puis par la lisibilité de la Nature il faut entrer dans le troisième état de la pensée (après la religion, après la métaphysique) l'état positif, celui de la relativité des connaissances, de la reconnaissance de leur nature en partie conventionnelle.
- 12 Il n'y a pas d'unité de la science, d'unique logique ou méthode de la connaissance scientifique. Il y a des sciences, présentant des parentés certes mais aussi beaucoup de différences. L'immense travail d'histoire et d'épistémologie des sciences de Comte (le *Cours de philosophie positive*) vise à décrire ces parentés et ces différences. Comparant les sciences fondamentales (mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, science humaine), il vise à faire le point sur ce qui les sépare et les réunit. Un des problèmes fondamentaux dont traite Auguste Comte sera le suivant : la connaissance scientifique peut-elle approcher sur le même mode le domaine politique et social ?
- 13 On a ici une théorie de la connaissance qui se veut héritière du rationalisme cartésien mais affirme aussi opérer son renversement : il n'y a plus de Discours de la méthode comme préalable au travail scientifique. Le philosophe tire désormais le bilan des différentes sciences qui vivent et se constituent sans lui, bien qu'elles aient besoin de la philosophie pour être considérées d'un point de vue « humain » (celui de la vulgarisation, celui de leur usage social et politique).
- 14 Il n'y a pas plus d'unité du réel (ou de la nature) que d'unité de la science. Ce que l'on reconnaît comme vérité dans les différentes communautés scientifiques concerne des mixtes de réel et de rationnel, de sensible et d'intelligible, d'objectivité et de subjectivité.
- 15 L'objectivité existe. Elle émane de l'intersubjectivité dans une communauté historique donnée (elle est relative donc à un moment de l'histoire). Cette communauté est constituée des savants d'une même spécialité. La science existe bien hors des sciences particulières, elle existe comme phénomène social et historique. Elle est l'ensemble des sciences modernes considérées d'un point de vue extérieur (par le philosophe).

La politique positive

- 16 Les sciences ne sont pas un domaine adventice et la recherche scientifique ne doit pas s'ajouter à la série des institutions qui participent de l'État moderne. Les sciences sont, qu'on le veuille ou non, directement génératrices d'une définition neuve de la société et du pouvoir politique. L'État moderne, qu'il soit monarchique ou républicain, est en effet pour Comte une forme transitoire d'organisation, c'est une étape nécessaire mais non suffisante de la réalisation de la révolution moderne (à laquelle les sciences participent), réalisation qui culmine dans la Révolution française mais devra se

poursuivre pendant plusieurs siècles. Cette révolution est de l'ordre de la connaissance, elle atteint les croyances et les mœurs, elle est bien plus profonde que la seule modification (nécessaire) des formes de souveraineté et de gouvernement. Elle a en outre pour conséquence une organisation neuve du travail au niveau international (le système industriel).

- 17 Les Romains ont inventé la ville (ou du moins fixé la définition d'une manière d'habiter) et l'Empire. La chrétienté féodale a cristallisé la foi chrétienne dans une croyance commune propre à des populations socialement (temporellement) distinctes. Les formes modernes d'échange économique et d'échange tout court ont ouvert la porte à une autre sorte d'universalisation. Il faut penser une politique à la dimension de la Terre, retenant des trois étapes (Rome, le christianisme, la révolution moderne) leurs éléments fondamentaux et les généralisant : la nécessité de fonder une civilisation urbaine et industrielle maîtrisée comme le furent Rome et l'Empire, séculariser les valeurs chrétiennes de respect des faibles et d'amour en les étendant à la vie sociale tout entière, intensifier et systématiser les échanges internationaux de tous ordres. Les sciences doivent sans être au centre, participer à ce projet ambitieux. Elles guident l'esprit de la réforme politique : la relativité des vérités qu'elles fixent doit désormais nous amener à abandonner le fondement absolu, la prétention à la vérité, la téléologie historique dans le domaine politique aussi.
- 18 On ne peut opérer des changements d'un ordre si fondamental par décret et à l'instant. L'État ne peut prescrire des mœurs et des valeurs. Le droit pour Comte n'existe que s'il s'appuie sur l'état des mœurs qu'il règle. L'abandon du cadre politique des États nationaux (grands individus potentiellement guerriers) ne se fait pas au bénéfice du libre-échange économique, mais il ne doit pas non plus être compris comme un retour à la tradition ou au passé des sociétés et des cultures. L'industrie et le commerce constituent bien l'une des sphères du pouvoir mais celle-ci n'est pas la seule. Le « Grand Être » (la société humaine dans son ensemble) est aussi porteur de valeurs et la sortie de la modernité doit se faire au profit d'une identification à l'Humanité en général (d'où la proposition de la religion positive) et non à des communautés particulières, ethnies, nations ou groupes.
- 19 La politique positive est donc extrêmement ambitieuse. Elle situe ses propositions dans un cadre très général qui définit et sépare deux formes de pouvoir, à la fois antagonistes et complémentaires, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Le temporel est le pouvoir en charge de l'organisation pratique en vue de la prospérité privée ou publique. Il inclut la planification, l'administration et la gestion, la politique industrielle. La prise de la décision est à la fois anonyme et concrète : il s'agit essentiellement du pouvoir des industriels dans un cadre international ou régional.
- 20 Le spirituel tient son rôle éminent de l'opinion publique. Celle-ci regroupe les clercs (intellectuels, scientifiques, artistes, enseignants, médecins, ...) mais aussi tous les citoyens, sans exclure les plus humbles (les ouvriers, les femmes) qui, par leur bon sens, rappellent les valeurs fondamentales. Le pouvoir spirituel est en effet le gardien des idéaux. Lui est dévolu le choix des grandes orientations (sans que les moyens de les mettre en œuvre soient toujours clairs pour tous). Du café de village à la presse internationale, de la manifestation politique à l'insurrection, tous les moyens sont bons pour que les valeurs humaines fondamentales guident l'action collective. Où ces valeurs trouveront-elles leur légitimation ? Non dans une rationalité ou raisonnableté abstraite ; non pas dans les sciences mêmes (qui ne fournissent aucun principe éthique,

ni aucune doctrine concrète) mais dans la décision et le jugement qui naît d'un point de vue « synthétique », qui tient compte à la fois des vérités scientifiques et des nécessités humaines, sociales, historiques.

- 21 L'opinion publique comme pouvoir spirituel n'est donc pas la *vox populi*, elle n'est pas l'opinion au sens habituel, elle n'a rien non plus de théâtral ou de prophétique, elle a un rôle prudential. Elle évite les tribunes, l'enthousiasme des foules, les grandes idées abstraites (que Comte appelle utopiques ou absolues). La politique ne doit pas être une théologie déguisée mais la prise en compte de la complexité des réalités, jugées d'un point de vue humain ; il lui faudra établir et défendre des décisions relatives, renoncer à *lhubris* et au prophétisme.
- 22 La décision juste n'est le fait ni du vote (des décisions individuelles additionnées par la statistique), ni celle d'une instance centrale représentative (parlement, gouvernement). L'opinion publique se tisse horizontalement dans toute la profondeur du corps social, elle doit être instruite et cultivée. Les experts n'y ont pas le dernier mot, non plus que les savants eux-mêmes. Elle ne s'institue pas par décret et ne se constitue pas en un jour.
- 23 Le pouvoir spirituel est plus éminent que le pouvoir temporel. Il lie ceux qui sont séparés par la division du travail, la diversité des langues, les différences d'instruction. Son rôle est pourtant de simple conseil, son autorité est forte mais de nature exclusivement morale. La politique positive c'est donc le heurt et la complémentarité entre ces deux formes de pouvoir. Entre les décisions anonymes des industriels au niveau international et la force d'une opinion publique qui gouverne sans appareil et ne peut être instituée mais à laquelle il serait vain de chercher à s'opposer.
- 24 Dès le XIX^e siècle, d'après Comte, la politique, en France du moins, ne doit plus se définir essentiellement par référence à l'État. Même si celui-ci peut être appelé à subsister, sa souveraineté devrait être en quelque sorte subsidiarisée à d'autres formes de souveraineté (et d'ailleurs toute forme de souveraineté est désormais non absolue). L'État (monarchique puis républicain dont la France a donné la réalisation historique la plus aboutie) est pourtant bien aux yeux de Comte la forme moderne du politique et il est, à ce titre, une étape obligée de l'évolution politique d'un peuple ou d'une nation. Comme la Révolution française, la conception française de la nation et celle de l'État ont un sens universel. Récuser la primauté de l'économie, mettre en cause la suprématie de l'État comme forme politique, voilà qui fait de Comte un provocateur. Voilà qui explique le silence qui entoure sa pensée politique.
- 25 Le pouvoir n'a plus au XIX^e siècle, affirme Comte, la même forme et la même définition. Lié très longtemps à la personne (le chef de guerre dans l'organisation féodale, le roi, le héros révolutionnaire ou militaire), il est, à partir du XIX^e siècle, sans visage possible. Sa légitimation ne doit plus tenir désormais à la prouesse guerrière, à la transmission héréditaire, au mythe, ni à l'identification d'un territoire. »L'État c'est moi« est en conséquence, au XIX^e siècle, l'affirmation la plus obsolète qu'il soit possible de prononcer. L'organisation industrielle, en effet, anonyme et efficace, détient désormais un pouvoir qui ne peut s'incarner dans l'État et qui n'est pas exercé par un individu ; ce pouvoir, on peut le dire relatif. Cette nouvelle forme d'autorité politique (il n'y a plus de pouvoir de commander au sens propre), nul ne la théorise ni même ne la décrit car elle outrepassa les cadres usuels de la philosophie ou de la théorie politique. Elle n'est pas dépourvue de puissance : le pouvoir industriel n'a plus la forme centralisée et institutionnalisée traditionnelle du pouvoir politique, mais son autorité est d'autant

plus étendue qu'elle est moins absolue et plus diffuse. Les nations et nationalismes, les rois et les chefs révolutionnaires, les tribuns, la définition guerrière de l'État (comme défenseur d'un territoire), tous ces modes de gouvernement ou d'identification politique sont des archaïsmes ou des leurres. Le vrai pouvoir s'organise ailleurs et autrement. Celui donc qui prétendrait incarner l'État dans la personne d'un chef révolutionnaire, d'un roi ou d'un empereur, est doublement fixé à une forme désuète du pouvoir (l'autorité individuelle, la nation). Le principe d'une souveraineté populaire exercée dans le cadre de l'État est également une erreur¹⁰.

Innovation, industrie et recherche scientifique

- 26 C'est à ce sujet que l'inactualité de la philosophie comtienne peut nous servir à ébranler la *doxa* actuelle concernant la politique de la science, les poncifs de la critique (la dénonciation superficielle d'un scientisme supposé) aussi bien que l'optimisme gestionnaire de la Recherche-développement.
- 27 Comte nous dit la chose suivante : les sciences ne sont pas par nature applicables, l'applicabilité existe et est d'ailleurs une forme de vérification. Mais, d'une part, il n'est pas toujours souhaitable d'appliquer les découvertes scientifiques (la décision de le faire n'est pas automatique, elle est véritablement une décision politique). D'autre part, et c'est là le plus inactuel de l'analyse comtiste, la recherche scientifique n'est pas fondamentalement menée pour donner lieu à des applications techniques. Nous connaissons pour connaître en quelque sorte. Rechercher l'applicabilité serait d'ailleurs stérile car les découvertes fécondes dans tel domaine surgissent souvent, comme toute découverte, inopinément dans un domaine proche ou lorsque la recherche poursuit de tout autres buts. Le désir de connaître est un désir humain fondamental. Comme l'art, la vie sociale et culturelle, les sciences ont donc la connaissance pour fin. Elles doivent être financées en tant que telles.
- 28 L'application technique ou industrielle quand elle existe n'est pas le fruit d'une décision prise régulièrement ou au hasard. La décision d'application technique ou d'exploitation industrielle est politique : les industriels proposent et l'opinion publique dispose en quelque sorte. Les décisions de cet ordre sont singulières, pratiques. Elles demandent un jugement lié aux circonstances. Elles ne peuvent s'appuyer sur le supposé débat parlementaire (la politique des partis), ni sur la consultation quantifiée d'une supposée volonté populaire.
- 29 L'exemple des relations entre industrie et recherche scientifique telles que les conçoit Comte dans son projet international peut nous permettre de mieux cerner l'équilibre des pouvoirs (spirituel-temporel, industriel-moral) qu'il se propose d'instituer. La recherche scientifique fait partie en effet du pouvoir spirituel et doit donc à ce titre être libre de toute entrave ou prescription, de toute demande d'applications ou d'innovations. Les savants cherchent à connaître, ils sont indépendants de toute contrainte liée à l'applicabilité. Ils sont libres de la définition de leur objet de recherche et ne sont contrôlés que par leurs pairs. La société par l'intermédiaire des industriels doit donc financer la recherche, comme elle doit financer la culture et l'éducation, sans exiger en échange de la part des scientifiques quelque service que ce soit. Pour être féconde, on l'a dit, la recherche doit justement s'exercer sans entraves. Ce que nous appelons l'innovation existe pour le philosophe positiviste mais la véritable innovation

n'est pas prévisible, chercher pour trouver des applications, amène souvent à ne plus rien trouver du tout.

- 30 De manière apparemment contradictoire, dans la proposition comtienne la recherche n'est pourtant libre que jusqu'à un certain point. Elle est régulée non par le pouvoir industriel, mais par l'opinion, gardienne de la liberté. Science et industrie doivent donc également obéir dans leurs très grandes orientations à des idéaux humains élevés ; ceux-ci exprimés très vaguement dans la *Politique* comtienne, sont rares et en petit nombre. Autrement dit, l'industriel peut (et doit) rechercher le profit (le sien propre, en même temps que la prospérité économique collective), le scientifique poursuivre à sa guise les objets de connaissance qu'il se donne. Cependant, pour certains aspects fondamentaux, lorsque les grands principes seraient battus en brèche gravement si l'on n'y mettait bon ordre, le pouvoir industriel et la liberté du scientifique sont limités par l'opinion publique. Celle-ci, qui n'a qu'un pouvoir symbolique, spirituel, de conseil et de mise en garde, si elle n'était pas écoutée, il faut le préciser, prendrait les moyens de l'insurrection, de la grève ou de la destruction (par exemple des machines qui contribuaient à dégrader plutôt qu'à améliorer les conditions de vie des prolétaires). Les scientifiques sont donc en principe libres dans leurs travaux, les industriels sont à même de poursuivre des buts purement économiques, à condition de ne pas contrevenir gravement aux principes fondamentaux de la morale positiviste.
- 31 Cette proposition d'équilibre des pouvoirs (pouvoir matériel de l'industrie, pouvoir spirituel de l'opinion populaire) est cohérente si l'on se souvient que l'État n'existe plus, que le pouvoir de coercition qu'est l'armée est dissout, qu'une gendarmerie non armée assure l'ordre public et que le peuple, lui, conserve les armes. Cette proposition, Comte l'affirme, assurerait, si elle était mise en pratique, à la fois la prospérité économique et la lente mise en place d'une vie publique mondiale concrètement porteuse des valeurs humaines fondamentales. On viserait par là à rendre impossibles toutes conditions de vie inhumaines dans l'ordre matériel ou social, ce que l'on appelle toute forme d'exclusion dans notre vocabulaire contemporain.
- 32 L'innovation scientifique, libre de toute contrainte pour une bonne part, et surtout non soumise aux critères de rentabilité : voici un idéal fort inactuel bien que sa mise en œuvre n'exclue pas, dans la proposition comtienne, l'influence indirecte des sciences sur l'évolution positive de la prospérité collective. Mais en même temps les scientifiques sont des clercs, indirectement ils doivent se consacrer au Bien commun. Une sorte de « service public » universel de l'Humanité doit en effet être préservé, dans la recherche scientifique y compris, et c'est le rôle de la politique internationale de le mettre en œuvre. La libre recherche du savant (l'orgueil de la poursuite de la connaissance) ou la recherche du profit matériel et personnel ne sont pas des sentiments élevés mais restent d'utiles aiguillons au progrès des sciences ou à la prospérité générale. La recherche d'accomplissement individuel ou d'enrichissement personnel subsiste mais doit cependant être limitée, dans certains cas, lorsqu'elle met trop gravement en danger les valeurs fondamentales (sociales, politiques, morales). Ainsi, telle machine introduisant une plus forte rentabilité pour les manufacturiers mais une réelle perte de qualité du travail pour les travailleurs sera interdite. Ainsi, lorsque l'Humanité meurt de faim, certaines recherches agronomiques seront en partie favorisées et la totale liberté du savant pour une fois limitée. Ces interdits ou ces régulations doivent se faire sous la pression d'un consensus quasi unanime de l'opinion publique, ils sont donc rares mais n'en ont que plus de force. En dernier recours,

d'après Comte, ce serait, si nécessaire, l'opinion publique internationale éclairée qui devra être considérée comme souveraine.

- 33 Le pouvoir des industriels est donc relatif. Bien que ceux-ci tentent d'augmenter leur prospérité personnelle, ils ont en charge, par une sorte de ruse de la raison économique, la prospérité publique. Mais si la recherche de progrès matériel (d'une prospérité collective accrue) en venait à contredire gravement les principes fondamentaux de la politique qui se fonde sur la religion de l'Humanité, alors c'est la sphère publique, le « spirituel » qui aurait le dernier mot.
- 34 Comte a donc un « programme » de politique internationale à la fois ambitieux et prudent. Ambitieux, car il prétend, on l'a dit, non pas étendre le cadre politique moderne mais rénover de fond en comble la théorie politique classique. Prudent, car il est soucieux d'établir des médiations et prévoit qu'une telle transformation nécessitera peut-être plusieurs siècles pour aboutir.

Une politique internationale

- 35 Ces classes neuves (industriels, ouvriers, ingénieurs) sont d'après Comte en quelque sorte spontanément internationales, de même que le pouvoir économique et industriel. Le nouveau sujet du politique (la masse sociale, les prolétaires) n'a ni terre, ni tradition, il appartient à l'Humanité en général, non à un État-nation particulier, car en effet c'est l'emploi de machines (l'application indirecte des sciences), et non la langue ou la terre, qui définit le prolétaire. Il n'a pas pour mission d'exercer le pouvoir au sens classique du terme¹¹. En conséquence, il convient de modifier radicalement la définition du cadre politique. Théorie et pratique évoluent donc ensemble vers une forme d'organisation internationale assortie d'une philosophie politique dont les cadres se renouvellent en conséquence. Les idées mènent le monde, certes : une science politique nouvelle générera une réalité politique révolutionnaire (au sens comtien de retour autant que de changement), ainsi que la mise en place d'une forme de souveraineté qui dépasse le cadre de l'État national. Inversement, c'est la réalité (l'industrialisation, la dimension internationale des échanges, les formes nouvelles de vie sociale) qui appelle une philosophie politique apte à permettre de la penser. La véritable politique sera donc essentiellement celle qui définit la politique industrielle internationale.
- 36 Les États ne doivent plus être de « Grands-Individus », les uns à l'égard des autres dans un état de nature. Cosmopolitique, la politique comtienne est également pacifiste¹². La guerre certes eut un rôle important dans « la marche de la civilisation ». De Rome à la féodalité, elle a marqué le destin politique des peuples les plus avancés. Le commerce et l'industrie prendront le relais et institueront, d'après la politique positive, l'état de paix mondiale. La mise en place même du modèle de politique industrielle sur la totalité de la Terre rendra possible les échanges tant matériels que culturels, échanges dont l'internationalisation est donc la conséquence naturelle (elle ne doit rien à une volonté politique au sens classique). Ces échanges d'ailleurs ne sont susceptibles d'exister pleinement ni dans le cadre de communautés restreintes, ni dans celui des États-nations. Ces derniers en effet restent potentiellement guerriers car leurs membres s'identifient non à l'Humanité en général mais à l'« intérêt national », à un territoire, une race, une croyance particuliers. D'où le lien nécessaire entre la paix perpétuelle et la forme désormais internationale de la volonté politique, forme que la politique positive se propose de définir précisément. Il doit y avoir un pouvoir, des instances de

décisions internationales, là où n'existent que des rapports de puissance interétatiques¹³.

- 37 Quant au pouvoir spirituel, à l'opinion publique internationale, ils sont à construire. L'instruction publique, la vulgarisation des sciences, l'apprentissage de l'argumentation et la réflexion en sont la condition. Comte admire les Jésuites et les humanités classiques (bien que la fusion de l'idée chrétienne et l'idéal gréco-romain figés dans une éternité a-historique et non moderne n'ait plus de sens), il cherche un équivalent pour l'âge de la science. Une formation des sensibilités, un art qui servirait de socle à la culture et permettrait de constituer une communauté d'opinion. Et c'est la philosophie (positive) qui est chargée de fournir les idées générales, susceptibles de permettre la traduction des sciences spécialisées dans le champ d'une culture unitaire.
- 38 Par conséquent la société projetée par le fondateur du positivisme est essentiellement une société pédagogique. Dans la religion positive qui est au centre de la vie sociale s'organise le culte inlassable de la connaissance, culte qui est aussi une culture : célébration et cours, conférences et publications, cercles de réflexion et discussion. C'est à cette condition que les sciences donnent lieu à une politique et que l'opinion publique acquiert la capacité à gouverner.
- 39 Les savants cherchent dans une indépendance relative. Ils n'exercent finalement que marginalement le pouvoir spirituel, n'étant pas des experts dans les choses humaines. Seule l'opinion publique internationale instruite, dont les clercs ont en charge l'esprit mais à laquelle tous les hommes participent, aura le dernier mot.
- 40 Les propositions de Comte ne se sont pas réalisées. Les hommes de science actuels ne sont décidément pas indépendants du pouvoir industriel ; les États nationaux n'ont pas dé péri ; les objectifs économiques ne sont pas régulés efficacement par des objectifs sociaux ; l'opinion publique ne débat ni ne juge des grandes orientations scientifiques ; la « culture » scientifique et technique n'est pas intégrée à la culture tout court.
- 41 Le marché conclu avec le Diable pour l'exploitation moderne du monde et des hommes (Polanyi), ce pacte qui donne la suprématie à l'économie et laisse sans pouvoir les sociétés et les valeurs sociales, ce pacte dure toujours.
- 42 Le philosophe est le médecin de la société. Comte nous fournit bien en ce sens quelques indications pour une thérapeutique qui prend pour remède une des causes apparentes du mal (les sciences). Ce faisant, quoique prudent, il se montre encore optimiste, il évite le désenchantement.

Fig. 4 - La Maison d'Auguste Comte au début du XIXe siècle

NOTES

1. Comte n'est ni complètement moderne (progressiste, attaché au rationalisme des Lumières), ni romantique (si l'on entend par là la considération de l'intériorité individuelle et la fascination pour le passé), il est l'un et l'autre.
2. Pour un commentaire internaliste et proprement philosophique de l'architectonique et de la cohérence du système comtien, nous renvoyons à Grange, *La philosophie d'Auguste Comte*, PUF, 1996.
3. Le vocabulaire de la recherche-développement en tant que tel impose une théorie sous jacente. On y parle de compétitivité des projets scientifiques, performances, actions de valorisation, cellules stratégiques d'animation, etc. Cette terminologie impose indirectement l'idée d'une recherche scientifique structurellement destinée à soutenir l'industrie dans un travail de plus grande compétitivité (créer des emplois, stimuler les marchés, triompher au niveau international). Cette conception de la recherche est défendable en soi mais il conviendrait de l'argumenter et non de supposer la question résolue de fait.
4. On aura reconnu la terminologie de Michel Foucault, dont par ailleurs on ne retient pas l'ensemble du cadre épistémologique et théorique.
5. Polanyi, (*La Grande Transformation*) s'efforce de démontrer qu'avant 1830 n'existe nulle part un marché autorégulateur détaché du social. Entre l'échange commercial (*trade*) et le marché existerait une différence fondamentale. Ce que conteste entre autres Braudel pour qui

l'organisation marchande mise en place du XVe au XVIIIe siècle participe du socle (commun à la modernité) d'une économie de marché qui serait simplement plus étendue au XIXe siècle.

6. Cf. Comte, *La politique*, 1996, choix de textes avec introduction de Juliette Grange, Payot.

7. Pour une introduction à cet aspect de l'œuvre de Comte, voir l'édition des textes les plus connus dans *Auguste Comte, Philosophie des sciences*, Gallimard, coll. Tel, 1996. Et bien entendu le *Cours de philosophie positive* actuellement disponible chez Hermann en 2 volumes.

8. Première leçon du *Cours de philosophie positive*.

9. Un ouvrage récent traite du relativisme et l'historicisme d'Auguste Comte, R. Scharff, *Comte after positivism*, New York, Cambridge University Press, 1995.

10. Elle a également une fonction historique, *Système de politique*, III, p. 550 sq.

11. *Système de politique*, I, p. 138.

12. Cf. la 57e Leçon du *Cours*, II, p. 602 et sq.

13. Pour reprendre la terminologie de Raymond Aron.